Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 46 (1917)

Heft: 16

Rubrik: Chronique littéraire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

semaine, à l'école même, un petit exercice d'entraînement. Les paroles s'envolent, les exemples persuadent. Choisissons une belle histoire — une de ces histoires qui vous empoignent et vous émeuvent — et consacrons à sa lecture la dernière demi-heure de la semaine ou les minutes qui suivent la leçon quotidienne de catéchisme. Nous ferons ainsi goûter à nos élèves les charmes de la littérature honnête ; nous l'orienterons vers les régions sereines du Bien et nous réussirons peut-être à les préserver des écrits corrupteurs qui flattent le vice et éclaboussent les âmes. X.

Chronique littéraire

Villes et paysages d'Outre-Rhin : Hambourg, Brème et Lubeck. — Ces délicieuses journées estivales, que le soleil caniculaire emplit de sa gaieté resplendissante, sont mauvaises pour la lecture. Comment s'attarder aux proses maussades et grises quand la nature, encore en beauté malgré la maturité de ses attraits, vous sollicite par l'infinie variété de ses spectacles, quand la forêt et la montagne exercent sur vos sens leurs magnétiques séductions ? Pourquoi demander à un écrivain de vivantes descriptions de paysages quand on a la vie elle-même toute palpitante sous ses yeux ?

Pourtant, seul un esprit grincheux ou mal fait pourrait qualifier de maussade la remarquable étude littéraire qu'un écrivain français, M. Marc Henry, vient de consacrer, dans la *Revue de Paris*, aux trois célèbres villes hanséatiques du nord de l'Allemagne : Hambourg, Brème et Lubeck.

M. Henry, qui est en même temps artiste dramatique, a vécu plusieurs années en Allemagne. Il en parle donc pertinemment et — ce qui est presque rare, vu l'état actuel des esprits tant en deçà qu'au-delà du Rhin — sans aucun parti-pris de dénigrement systématique. Les robustes silhouettes qu'il trace des grandes agglomérations allemandes sont frappantes de vie et de pittoresque. Observateur attentif, il fait preuve d'un talent naturel et sain. Sa langue est élégante, souple, imagée, avec des épithètes qui rappellent les crépuscules aux teintes effacées des pays du nord.

Après avoir souligné en termes admiratifs les solides qualités germaniques, la prospérité générale de l'Allemagne, l'état florissant de ses cités industrielles, — avant la guerre, cela va de soi, — l'auteur entre dans le vif de son sujet.

Ville opulente et orgueilleuse, Hambourg étale avec ostentation sa richesse patricienne. Avec son ciel inclément, ses épaisses brumes hivernales, elle n'a rien à envier à l'immense capitale des bords de la Tamise. « Quand on lève la tête pour mesurer la hauteur des vanités humaines, dit M. Marc Henry, on n'entrevoit plus qu'une fuite indécise de lignes grises et tremblotantes qui se poursuivent, s'enchevètrent et se dissolvent dans le brouillard. » L'eau sombre circule dans les artères de la cité et lui imprime un cachet d'ennui et de mystère. Brusquement, entre les toits béants, surgit un pan de forêt bizarre et mouvant : c'est le port, hâvre merveilleux où vient aboutir le trafic maritime du monde entier. Eloignée de 105 kilomètres, la mer remonte chaque jour l'estuaire de l'Elbe ; elle envahit les bassins et les canaux, trahissant sa présence par son haleine d'algues et de goémons. Portés par le flux, les gros bâtiments pénètrent au cœur de la ville, s'alignent le long des quais et déchargent bruyamment leur fret. Visiter le port de Hambourg, c'est accomplir sur place un merveilleux voyage autour du monde. Siège du négoce international, tous les pays d'outremer y acheminent leurs produits. Une odeur pénétrante, évoquant les flores et les faunes lointaines, monte des cales ouvertes. Denrées coloniales, blés, poissons fumés, éponges, soies, bêtes fauves, tout ce que le travail de l'homme arrache aux profondeurs sous-marines, aux forêts vierges, s'entasse sous les hangars, tandis que « le ciel morose qui surplombe la cité s'égaye à ce déballage de richesses ». Partout, c'est un fouillis de mâts, de cordages et de cheminées, de carênes et de poupes orgueilleuses, de proues immobiles, tels des « monstres indolents ». Poulies qui grincent, chaînes qui gémissent, vapeurs qui halètent, câbles qui s'enroulent, grues qui décrivent des arcs de cercle, marteaux à river sur les coques de métal, font un vacarme assourdissant. C'est dans ce port trépidant, véritable ruche bourdonnante, qu'Hambourg abrite ses incalculables richesses.

Ce formidable essor maritime date de l'unification germanique. En 1885, Hambourg n'avait que 500,000 habitants; en 1912, elle en comptait un million. A la veille de la guerre, 120 lignes de navigations relient Hambourg aux grands ports du monde. La ligne hanséatique et la ligne navale exercent une influence décisive sur les destinées de l'Allemagne en orientant les aspirations germaniques vers l'hégémonie mondiale par l'accaparement du trafic des marchandises dans les mers lointaines. Le commerce de Hambourg n'embrasse pas seulement le mouvement des exportations et des importations allemandes ; une bonne partie

des marchandises débarquées sont réexpédiées par mer dans leur état primitif ou après avoir été transformées et travaillées sur place. Le port joue ainsi le rôle d'intermédiaire et d'entrepositaire.

Malgré son étroite union avec la Confédération germanique, Hambourg est un Etat souverain régi par d'anciennes institutions républicaines. La Convention militaire de 1867 fixe le contingent que la cité doit fournir à l'empire. Un sénat, composé de 18 membres auxquels sont adjoints quatre syndics, exerce l'autorité législative. Le premier bourgmestre est de droit membre du Conseil fédéral. Les trois villes hanséatiques ont un représentant diplomatique collectif accrédité à la cour de Berlin ; mais la Prusse seule entretient une ambassade à Hambourg. Cette dernière ville envoie trois députés au Reichstag.

L'esprit de caste est encore vivace à Hambourg, surtout dans les vieilles familles patriciennes, qui ne s'allient qu'entre elles. D'un caractère froid et réservé, les Hambourgeois préfèrent les questions d'ordre pratique aux jouissances des arts. La vie de la rue a conservé certains vestiges populaires du XVIIIme siècle. Les marchands ambulants ont gardé leurs habits pittoresques et fredonnent toujours les mêmes refrains traditionnels, tandis que les paysannes s'en viennent au marché dans le costume national.

A Hambourg se tient le marché mondial des bêtes exotiques. Le grand parc de Hagenbeck est une vraie arche de Noé. A la foire internationale des fauves s'ajoute la foire originale des artistes de music-halls : clowns, équilibristes, acrobates, racolés par les directeurs de cirque de tous pays. Dans les quartiers voisins du port, grouille une population hétéroclite, à mœurs très relachées. Cabarets et gargotes regorgent de matelots bruyants, avides de distractions brutales.

La première république française possédait un ambasadeur à Hambourg ; les sympathies pour la France furent longtemps très vives dans la grande cité hanséatique. Mais, au lendemain de Sadowa, Hambourg se soumit à la Prusse et perdit beaucoup de ses anciennes prérogatives. Les commerçants y vaquent fièvreusement à leurs affaires : la chanson de l'or endort leurs regrets. A l'une des extrémités de la ville, un colosse de pierre domine l'horizon : c'est la statue de Bismark.

Brème est sise sur le Weser. Son port est le centre d'un gros trafic local, celui du tabac surtout, dont l'importation annuelle atteint 100 millions de kg. ,puis viennent les laines brutes, le riz, les grains, etc. M. Marc Henry a visité le port de Brème par un froid dimanche d'hiver. Voici comment il traduit une des impressions qu'il en a gardé :

« Cependant des grappes turbulentes de moineaux étaient suspendues aux crêtes des hangars, aux moulures des plats-bords, sur les drisses et sur les vergues, au sommet des montagnes de ballots. Leurs pépiements autoritaires animaient la solitude. De temps à autre, ils s'abattaient en pluie brune sur le sol, ils picoraient hâtivement les grains de riz, de blé, d'orge, de maïs et d'avoines, amoncelés aux fentes des dalles. Ils se bousculaient à mon approche, s'éparpillant en vols froufroutants vers leurs perchoirs improvisés, et leur impatience fiévreuse guettaient une occasion propice de récidive. Qu'ils étaient gras et dodus, ces pierrots de Brème ! Leurs gésiers bombaient effrontément sous leurs faces amenuisées, piquées de deux jais luisants ; leurs cous trapus gonflaient leur plumage. Ils vivaient dans la perpétuelle extase d'un festin toujours renouvelé..... Une destinée bénigne les avait fait naître au milieu d'un Eden ; les hommes leur laissaient choisir avec indulgence les graines à la pulpe succulente ; un petit peuple insouciant subsistait des miettes de nos richesses. Comme ils seraient accourus à tire-d'ailes de tous les coins du ciel tous les affamés, tous les déshérités de la gent pierrotte, s'ils avaient su ! Mais il en est, hélas ! des oiseaux comme des hommes. L'inégalité les partage, l'égoïsme les dirige..... »

Brème ne connaît point l'animation de Hambourg. Selon l'auteur, elle a un caractère revêche, des places mornes, des édifices compassés. Sa cathédrale, toutefois, marie agréablement le style roman au style ogival. La ville, autrefois jalouse de son indépendance, n'est plus qu'un docile instrument dans les mains de la Prusse.

Ancienne capitale de la moyenâgeuse, Hanse Lübeck est la plus belle des trois villes. Tout y est sympathique. « On s'y sent à l'aise dès le seuil, dit M. Henry, comme chez un ami respectable. C'est que Lubeck a su vieillir ; cette science subtile manque souvent aux villes comme aux femmes. Aucun oripeau malencontreux, aucun fard moderne ne dépare la grâce caduque de la cité. Toute la poésie médiévale de l'Allemagne du Nord s'est réfugiée en elle et palpite le long de ses rues, de ses ponts et de ses quais..... Lubeck vit dans son passé, comme une reine déchue, sans amertumes et sans regrets stériles..... »

Occupée jadis par les Danois, Lubeck a conservé quelques traits du caractère scandinave. Elle fournit à l'Allemagne plus d'un écrivain de talent. Le percement du canal de Kiel a réduit son travail maritime au profit de Brème et de Hambourg. Privée d'Université, Lubeck possède un institut consulaire fournissant des agents à tout l'empire. Elle

renferme plusieurs édifices gothiques ornés de curieuses façades datant des XVme et XVIme siècles. Fidèle à ses vieilles traditions, aucun souci d'élégance cosmopolite n'altère le physique de ses rues.

« Tour à tour mélancolique ou gaie suivant les saisons, Lubeck sait parer son accueil d'attraits toujours nouveaux. La magie de ses pierres grises est infinie sous le ciel brumeux de l'hiver, comme sous la tiède caresse du soleil automnal. »

Comme on en peut juger par ces quelques brèves citations, les moyens ne manquent pas à M. Marc Henry pour être un lettré fin et délicat. Ce recueil d'impressions d'un auteur averti, dont la droiture de jugement exclu toute étroitesse, est un témoignage précieux, nourri de faits, agrémenté de saillies spirituelles et de remarques caractéristiques. Soit que M. Henry décrive l'aspect du grand bassin de Hambourg avec ses cygnes et ses mouettes, les ébats sybaritiques des pierrots de Brème, le départ d'un convoi d'émigrants, la chanson des vagues de la mer ou les charmes un peu fanés de la sympathique Lubeck, il intéresse et émeut profondément par son joli sens du pittoresque, et certaines de ses pages attestent que sa palette est loin d'être indigente.

(A suivre.)

ÉCHOS DE LA PRESSE

L'instruction publique en Russie. — Ce pays compte 788 illettrés par 1,000 habitants, puis une école par 2,117 habitants, et une université ou école supérieure par 10,616,000 habitants. Ces chiffres ne paraissent-ils pas justifier une fois de plus l'opinion courante dans le monde entier, d'après laquelle le peuple russe, dans son ensemble, croupit dans l'ignorance ? D'autre part, on sait que, en 1906, le budget russe de l'instruction publique s'élevait à 76,650,000 roubles, restant six fois plus faible que celui de la guerre et de la marine ; qu'en moyenne, un Russe recevait annuellement, pour l'instruction publique, 82 cent. (un Allemand 9 fr.) et qu'un tiers seulement des enfants d'âge scolaire recevaient un enseignement, un septième même si l'on s'en tient aux enfants de 7 à 14 ans.

Le nombre des établissements d'instruction publique et de leurs élèves s'est développé comme suit en huit années :

1904 : 120,231 établissements avec 6,200,172 élèves.

1910 : 123,864 établissements avec 7,910,477 élèves. (Dont pour écoles populaires : 116,859 établissements avec 6,631,950 élèves.)

1912 : 130,988 établissements avec 8,741,952 élèves.

Ainsi, au cours de cette période (1900-1912), le nombre des écoles s'est accru de 19 % et celui des élèves de 40 %.